

Wagram. Mariée avant seize ans, elle avait alors vingt-deux. Voilà tout ce que j'appris ce premier jour.

Cette soirée fut pour moi une suite d'émotions et d'extases ; si la duchesse m'avait paru d'une ineffable beauté quand un bonnet de simple ouvrière recouvrait ses cheveux noirs, quand une robe d'indienne dissimulait sa taille charmante. jugez ce que je dus ressentir en la revoyant entourée de tout l'éclat de son rang, en robe de bal et au milieu d'un cortège d'adorateurs et d'attentifs !

Cette poésie, que j'essayais obstinément de mettre dans ma vie après l'avoir établie dans mes rêves, je la retrouvais là, vivante, animée, prodigue de sourires et de regards, revêtue de cette beauté souveraine, le voile le plus éblouissant dont puisse s'environner l'idéal des poètes et des artistes ! Je fus fasciné.

On commença par faire de la musique : la duchesse chanta un air de Cimaosa avec une de ces voix riches, un peu guttu rales, auxquelles les notes de contralto donnent tant de magique puissance.

Ensuite on dansa ; malgré ma timidité et mon trouble, j'en gageai madame d'Oriniano pour un quadrille. J'étais si ému que je laissai passer les premières figures sans oser lui adresser la parole.

Pour une femme accoutumée aux triomphes, aux hommages et aux madrigaux, il y avait sans doute quelque chose d'attrayant et de neuf à se voir, de la part d'un homme très-jeune, l'objet d'un culte qui s'effrayait de lui-même ; la duchesse me regardait avec une sorte d'intérêt mélancolique, de perplexité affectueuse, comme s'il y avait eu dans son âme une lutte entre sa coquetterie naturelle, qui lui conseillait d'enchaîner un nouvel esclave à son char, et sa bonté qui la faisait compatir d'avance à mes tourments et à mes chagrins.

A la fin, je me rassurai un peu ; je commençai par la remercier de s'être souvenue de moi ; je lui demandai comment elle avait su mon adresse : elle me montra, en souriant, ce ministre de la police qui pepillonnait dans salon, et qui semblait fort empressé auprès d'elle. Je fis ensuite quelques allusions, aussi délicates que je pus, aux singuliers détails de notre première rencontre, et, entraîné par une curiosité invincible, j'allais lui demander le motif de l'étrange déguisement sous lequel je l'avais rencontrée, lorsque je sentis tout à coup trembler sa main que je tenais dans la mienne pour exécuter un des mouvements de la contredanse.

On venait d'annoncer le colonel Daubray. Je jetai les yeux sur ma danseuse, et, à ce tressaillement nerveux, je vis s'ajouter cette soudaine pâleur qui déjà, le jour de la revue, s'était répandue sur ses joues lorsqu'elle avait failli s'évanouir dans mes bras.

Alors, j'examinai attentivement le colonel, et mon instinct d'amant, plutôt que ma mémoire, me fit deviner que c'était là l'officier qui, en passant près de nous au galop de son cheval, avait jeté dans la foule ce désordre dont s'était épouvantée madame d'Oriniano.

Je remarquai en même temps que le marquis de Sorigny, le père de la duchesse, recevait M. Daubray avec une certaine froideur.

Là se bornèrent mes observations ; le bal était arrivé à ce moment de surexcitation physique, pour ainsi dire, où l'on aurait tort d'attacher un sens trop précis à l'émotion des voix et des regards.

Rien, d'ailleurs, ne distinguait l'attitude de madame d'Oriniano

vis-à-vis le colonel, de la manière dont elle accueillait les autres hommes qui l'entouraient.

Il faut un coup d'œil plus exercé que celui d'un rêveur de vingt-cinq ans pour déceler les symptômes imperceptibles par lesquels se trahissent les préférences d'une femme du monde.

À dater de cette soirée, mon sort, mon avenir, les songes de ma jeunesse, les indélinissables ardeurs de mon âme, me parurent fixés pour jamais.

Me faire aimer d'Ermance d'Oriniano, fut pour moi cet Éden poétique et romanesque où les imaginations juvéniles placent leurs illusions fleuries, jusqu'à ce que les en banisse le mauvais ange de la réalité.

Je ne vous raconterai pas, mon ami, les phases de cet amour ; je craindrais presque de le ressusciter en le racontant. D'ailleurs, ce sentiment éteint est pour mon cœur ce que sont ces pastels effacés, où l'œil de celui qui aime peut seul retrouver quelque trace de l'image.

Le peu que je vous ai dit ne suffit-il pas pour vous faire tout comprendre ? Ne tenant presque à rien en ce monde, orphelin dès mon enfance, n'ayant jamais eu ni affection profonde qui remplit mon cœur, ni devoir positif qui enchaînait mon esprit, j'embrassai ce sentiment nouveau comme la patrie qui me manquait, la famille que je n'avais point connue, le lien qui me fixait à la vie.

Les organisations d'artistes ne sont, en outre, jamais exemptes d'une vanité, plus ou moins avouée, qui se concilie fort bien avec la méfiance de soi-même, et à laquelle l'amour d'Ermance offrait d'enivrantes perspectives.

Qu'est-ce que l'art ? Ou c'est le plus misérable des métiers, ou c'est la recherche de l'idéal. Eh bien ! si cette recherche, par une pente presque inévitable, passe de l'œuvre dans la vie de l'artiste, il sera, là aussi, mécontent de ce qui est, avide de ce qui peut être : mécontentement funeste, avidité dangereuse, sœur de l'orgueil chez les forts, de la vanité chez les faibles ! Heureux alors, heureux celui qui, saisissant cet idéal fugitif dans les bras d'une femme aimée, absorbe et consume tout dans cette ineffable extase de deux cœurs dont le ciel consacre l'ardente et impérissable union !

Pendant plus d'un an, j'allai presque tous les jours chez la duchesse. Au commencement, je remarquai, dans son accueil, de bizarres contrastes.

Tantôt elle me recevait avec cette petite moue dédaigneuse et ennuyée sur laquelle il n'y a pas moyen de se méprendre ; tantôt elle déployait pour moi une prévenance, une grâce, qu'un homme fat eût aisément appelée d'un nom plus tendre.

Au bout de quelques mois, ses manières changèrent ; d'abord, pendant quelques semaines, ses yeux rouges, son air abattu, ces négligences de toilette qui, chez une femme élégante, sont le plus irrécusables des indices, m'apprirent qu'elle avait un chagrin et qu'elle pleurait quand elle était seule.

Son silence, quand je voulus l'interroger, me fit comprendre, hélas ! que je devais rester étranger à ces larmes, et que ce n'était pas moi qui les faisais verser. Ensuite, son accueil devint uniformément affectueux et triste.

Il n'y eut plus qu'une nuance qui ne pouvait échapper à la clairvoyance d'un amant : c'est qu'Ermance m'accueillait mieux lorsque son père était absent ou distrait ; mais dès que le marquis de Sorigny, qui paraissait me voir avec plaisir, me traitait avec une distinction un peu trop marquée, j'apercevais aussitôt, dans les manières de sa fille, un peu de gêne et de froideur.